



GUIDE Livres

■ Les livres du mois ■ La bande dessinée ■ Le classique ■ Les revues du mois

Naissance du Japon moderne

Une démonstration magistrale sur la construction de la modernité japonaise, qui s'est forgée autant dans l'adoption du modèle occidental que dans son rejet.

Par Maurice Sartre*

Moderne sans être occidental.
Aux origines du Japon d'aujourd'hui
Pierre-François Souyri
Gallimard, 2016, 490 p., 25 €.

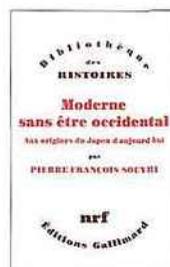
Presque seul parmi les pays de tradition non européenne, le Japon affronta et adopta une part de la modernité que représentait l'Occident sans passer par l'expérience de la colonisation. C'est cette formidable expérience, conduite du début de l'ère Meiji jusqu'à l'effondrement tragique de l'aventure impériale japonaise (1868-1945), que décrit Pierre-François Souyri dans un maître livre que devraient lire tous ceux qui s'interrogent sur la confrontation entre des sociétés réputées « archaïques » ou « fermées » et ce qui incarne, à un moment donné, quels que soient le lieu et l'époque, la modernité. Sans revenir sur les circonstances politiques de la brutale ouverture du Japon, l'auteur parcourt, grâce aux témoignages innombrables des contemporains, dont beaucoup jouèrent un rôle majeur tant dans la vie politique que dans la vie intellectuelle, syndicale, sociale ou associative, les divers aspects de cette acquisition inédite de la modernité. Il y a d'abord la fascination qu'exerce l'Occident, que des missions de longue

durée explorent avec soin, accumulant les connaissances les plus variées dans le domaine des techniques, de la pensée ou de l'organisation politique et sociale. A peine la nouvelle ère entamée, des techniques nouvelles s'installent (une première ligne de tram à Tokyo en 1872), car il est vrai aussi que des instruments existaient dès la fin de l'époque shogunale, comme cet « Institut d'investigation des ouvrages barbares » où de jeunes samouraïs lettrés s'attelaient à la tâche de traduire tout ce qui pouvait être utile, quitte à découvrir que, décidément, ce n'était pas le néerlandais qui était la langue de communication entre Occidentaux, mais plutôt l'anglais. L'évolution du nom de l'Institut, où les « ouvrages barbares » se muèrent en 1862 en « ouvrages occidentaux » puis en 1863 en « développement des sciences », dit à lui seul le formidable changement de mentalité qui s'opère alors au sein des élites japonaises qui conduisent cette marche vers les « Lumières ». Car tout est à inventer, les mots pour désigner les notions essentielles de liberté ou de nation, mais aussi un système d'éducation qui inculque au peuple entier la pratique d'autonomie

du jugement individuel, dans une société où règne le respect de l'autorité. Pierre-François Souyri décrit avec humour les excès de cet engouement pour l'Occident (les salles de bal et les moustaches), mais montre surtout combien les Japonais sont conscients des risques

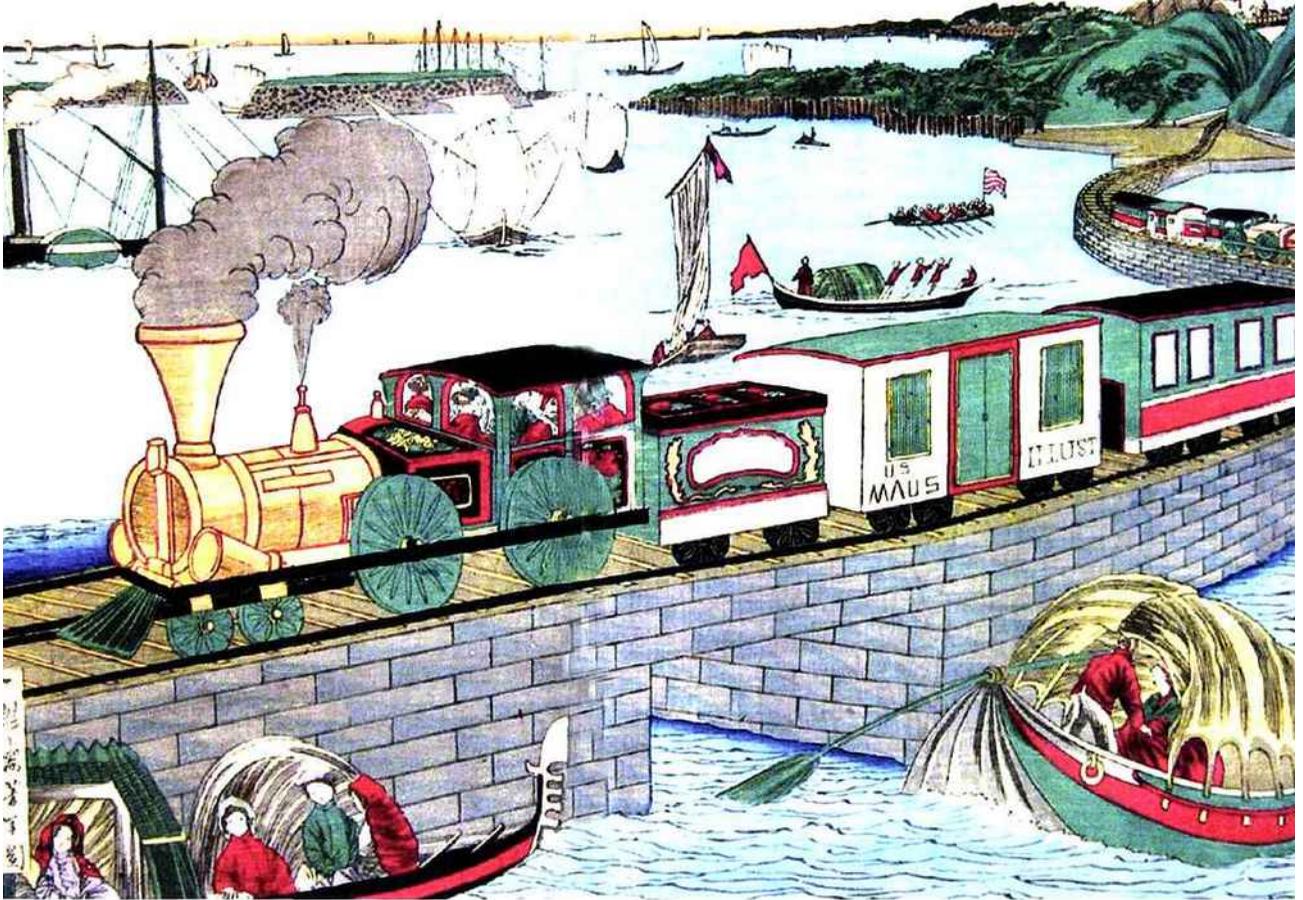
de cette mutation. Pour les gens du peuple, n'était-ce pas la négation de leur monde ? Le difficile apprentissage de la liberté (notion que les Japonais confondent alors facilement avec la licence, voire le libertinage) s'accompagne donc de révoltes nombreuses face aux contraintes nouvelles (conscription, école obliga-

toire) ; même les anciens samouraïs qui trahissaient les postes de l'appareil d'État et de l'enseignement renâclèrent devant l'abolition des symboles de leur statut (le toupet sur la tête). Il ressort de tout cela l'image d'un Japon qui vit alors une période d'intense débat intellectuel concernant l'autorité de l'État, la bureaucratie, la liberté des individus, les droits du peuple et sa représentation (jusqu'à la Constitution de 1889). Entre ceux qui jugent la modernisation indissociable d'un État despotique à la prussienne et les défenseurs des droits du peuple, le débat fait rage en des termes d'un modernisme





高 鐵 道 之 圖



Voile et vapeur Un train traverse la baie de Shinagawa à Tokyo (impression sur bois de Tsukioka Yoshitoshi, 1871).

que l'Occident aurait pu lui envier (abolition de la peine de mort, égalité hommes-femmes, suffrage universel). Même les femmes s'y mettent, et tout ceci alimente des publications nombreuses, supportées par des associations actives bientôt muées en véritables partis. Il est souvent difficile de définir ces mouvements avec le vocabulaire de la pensée occidentale fondée pour l'essentiel sur d'autres lignes de partage. L'État japonais fut finalement édifié et consolidé par une élite à la fois moderne et conservatrice. Car le débat ne tarda pas à porter, une vingtaine d'années après le début de l'ère Meiji, sur l'identité nationale, sur le respect des traditions (parfois totalement réinventées comme certains rites célébrés par l'empereur), la définition d'un « génie national » capable de soutenir la comparaison, voire de l'emporter sur la force brutale et l'arrogance de l'Occident. C'était là, en même temps, jeter les bases d'un nationalisme, autour de 1890, qui montrait comme le Japon « s'insérait désormais à part entière dans le jeu mondial des idéologies ».

Fort dorénavant d'une industrie moderne, d'une armée et d'un État solides, sûr de sa supériorité culturelle, le Japon ne pouvait que s'interroger sur son rôle dans cette « Asie » (notion européenne) restée barbare et arriérée. On voit comment peu à peu certains milieux poussèrent le Japon à devenir à son tour colonisateur dans son espace immédiat,

Comment le pays se transforme profondément tout en restant lui-même

s'alignant sur le modèle des puissances européennes. Mais cette face sombre ne peut faire oublier la mobilisation d'autres acteurs de la transformation du Japon en faveur des plus démunis, des femmes, ou des paysans. Pierre-François Souyri a choisi quelques exemples particulièrement éclairants, comme le combat du député Tanaka Shozo contre la pollution des mines de

cuivre d'Ashio, ou celui de la jeune Yamakawa Kikue en faveur des jeunes ouvrières (12-15 ans) traitées comme des esclaves dans les usines textiles. Car le programme officiel d'éducation des filles pour qu'elles deviennent « bonnes épouses et mères avisées » ne semble guère appliqué à ces parias qui font tourner les usines. Autant d'arguments pour nourrir la revue des *Bas-Bleus* qui défend avec vigueur des thèses féministes dans les années 1910, récusant aussi bien le modernisme japonais que les modèles féministes occidentaux. On l'a compris, quiconque veut essayer de comprendre le Japon doit s'emparer de ce livre passionnant, qui nous fait plonger au cœur du débat des idées qui enflammèrent le Japon durant près d'un siècle et met en évidence la spécificité d'une modernisation qui sut faire que le Japon se transforme profondément tout en restant lui-même. N'est-ce pas là tout l'enjeu des confrontations entre civilisations ? ■

* Professeur émérite à l'université de Tours